Thiébaut : La Révolution française
Pièce en 3 actes.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

PIÈCE EN TROIS ACTES,

Pour être représentée en la Fête nationale du 10 août 1793, l'an 2.eme de la République, par de jeunes Citoyens.

Par C. THIEBAUT, Citoyen d'Épinal.



1793.

Le premier Acte retrace les horreurs de l'ancien régime ; le second Acte, les efforts du patriotisme, et l'abolition de la royauté ; le troisième Acte, l'établissement de la République française.

ACTEURS.

Deux Philosophes.
Des Enfans.
Une Religieuse.
Une Amante.
Des Époux.
Des Gens de campagne.
Des Citoyens.
Des Soldats.
Un Moine.
Un Prince.
Un Seigneur.
Un Prêtre.
Un Financier.
Foule de Citoyens et Citoyennes.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE PHILOSOPHE.

Il se promène sur le Théâtre.

JE promène mes regards sur cette contrée la plus belle de l'europe ; la nature semble y avoir réuni toutes ses richesses & sa fertilité. La douceur du climat, l'heureux naturel des habitans, les productions du génie, les relations du commerce, tout invite à fixer son habitation dans ce charmant séjour. Mais si d'un côté l'ame jouit de ce plaisir que fait naître le spectacle intéressant de la nature, si elle est transportée d'admiration, de l'autre elle est vivement affligée en considérant l'état d'esclavage dans lequel gémissent les Français. Raison, divine Raison, pourquoi n'éclaires-tu pas des êtres faits pour être heureux ? Si ta lumière pénétroit jusqu'à eux, ils auroient bientôt rompu les liens qui les attachent, ils t'adoreroient, ils sauroient jouir de tes bienfaits. Mais peuvent-ils recevoir les rayons de ta lumière? peuvent-ils comprendre l'état d'avilissement et de malheur dans lequel ils sont plongés? Un roi est leur idole, la flatterie est le culte qu'ils lui rendent ! ils caressent la main qui les enchaîne, ils chérissent

leurs fers, parce qu'ils ignorent le prix de la liberté. Comment les inſtruire de leurs droits? Déjà dans des écrits ſublimes, ils ont appris à penſer, à réfléchir, mais le deſpotiſme les accable, ils ſe plaignent, ils ne ſavent, ils n'oſent agir. Faiſons un effort, frappons-les du tableau de leur ſervitude, découvrons-leur la monſtruoſité qu'ils adorent, montrons-leur le précipice où les entraîne leur idole, & la raiſon aura bientôt fait leur conquête.

SCÈNE SECONDE.

Deux enfans arrivent ſur la ſcène en pleurant.

LE PHILOSOPHE.

Mais qu'entends-je? . . . des cris de douleur (*Il ſe retourne, et apperçoit ces deux enfans*). Ce ſont des enfans qui pleurent: ſans doute, quelque malheur est arrivé dans leurs familles, ils ſont intéreſſans; (*Il va à eux*) chers enfans, je ſuis pénétré de votre douleur, quel en eſt donc le ſujet? parlez, ſi je puis vous conſoler, je ſerai trop heureux.

UN DES ENFANS.

Ah! Monſieur, nous ſommes perdus: nés pauvres, mon père cherchoit un moyen de ſoulager notre misère; on lui avoit promis une ſomme de 30 liv. s'il vouloit aller chercher une charge de tabac, & la porter à une lieue d'ici. Le malheur lui en a voulu; il a été arrêté par les gardes; il ne peut payer l'amende, & on l'a condamné aux galères. Ma pauvre mère ſe déſeſpère, nous n'avons point de protection, nous voila plongés dans la misère & couverts d'infamie!!!

LE PHILOSOPHE.

Votre peine eſt grande, chers enfans, & ſi le cœur des fermiers-généraux étoit ſenſible, je vous conſeillerois de leur aller repréſenter vos malheurs;

mais ce ſeroit en vain ; ce ſont des ſangſues que rien n'appaiſe. Pauvres enfans, votre jeuneſſe eſt déjà réduite au déſeſpoir : tel eſt le ſort des enfans dont les péres aſſez lâches ont ſouſcrit à la domination d'un roi. Je ne puis à l'inſtant ſoulager votre douleur ; mais dans peu, vous irez vous-mêmes arracher votre père des bras de ſes bourreaux, il ſera libre & vous auſſi.

SCÈNE TROISIÈME.

Deux Époux avec un enfant paroiſſent abbattus de chagrin.

LES DEUX ÉPOUX.

Que devenir ? quoi faire ? nous voila sans reſſource. Et ce pauvre enfant, comment allons-nous fournir à ſes beſoins ? Grand Dieu ! ta colère eſt extrême ; tu as fermé le cœur de l'homme à la justice, elle a fui de la France, nous voila réduits à la misère la plus affreuſe.

LE PHILOSOPHE *en s'approchant d'eux.*

A en juger par vos ſoupirs, vous êtes accablés de triſteſſe, permettez que j'apprenne vos disgraces ; ſouvent le conſeil d'un ami ramène la paix entre les époux ; et ce petit enfant ! vous l'entendez pleurer, et vous ne lui faites aucune careſſe.

L'ÉPOUX *vivement.*

Oui, Monſieur, nous ſommes plongés dans la douleur ; connoiſſez notre malheureux ſort, je ſuis laboureur-fermier, la moiſſon étoit ouverte, nous récoltions nos bleds ; tout à coup un orage ſe prépare ; nous nous empreſſons d'enlever nos gerbes, dans la crainte de les voir battues de la grêle ou gâtées par les eaux, nous ne penſons pas aux décimateurs, et le lendemain ces décimateurs avides ne trouvant pas de gerbes ſur notre champ, nous intentent un procès, nous l'avons perdu, nous ſommes ruinés.

LE PHILOSOPHE.

Les esclaves ont toujours tort, voilà l'effet de votre ignorance : la nature ne vous avoit pas créés pour être le jouet du caprice des autres hommes ; vos pères vous ont exposés à toutes sortes de malheurs par la foiblesse qu'ils ont eue de se donner un roi ; vous vous plaignez que la justice n'existe plus ; hé ! chers époux, elle n'attend que le sentiment de votre dignité pour reprendre son empire ; & ce sentiment doit renaître en vous par celui de votre douleur. Vos droits sont tracés par la nature même, connoissez-les, & votre ruine sera bientôt réparée.

SCÈNE QUATRIÈME.

Une jeune fille arrive en soupirant, elle cache sa figure dans son mouchoir ; elle est agitée.

LE PHILOSOPHE *sans l'appercevoir.*

Quel contraste ! par-tout la nature flatte ici les regards, & de toute part les habitans sont dans la douleur. Quel homme ne souffriroit pas en voyant ses semblables en proie à l'amertume de leur sort ? (*Il se retourne*) mais que vois-je ? une jeune personne qui se livre au désespoir, (*Il s'approche d'elle*) charmante enfant, permettez que je prenne part à votre chagrin, il paroît profond, dites-m'en le sujet ; on se soulage en racontant ses peines.

LA JEUNE FILLE.

Ah ! M., quel maudit siècle ! j'aimois un jeune homme estimé de tout le monde, déja les apprêts de notre mariage étoient faits, je devenois la plus heureuse des femmes, mais il étoit mon cousin germain : il fallut s'adresser à la Cour de Rome pour avoir des dispenses ; six mois s'écoulent, et pendant ce tems, une ordonnance de l'Intendant prescrit le tirage de la milice ; mon amant tombe au sort & il

part. Pardonnez, M., l'aveu que je vous fais, il eſt peut-être un crime, car dans ce ſiècle on impoſe aux filles la diſſimulation et le menſonge, et on appelle cela de la modeſtie.

LE PHILOSOPHE.

Les diſpenſes de Rome ſont un agiotage pieux; les Intendans ſont des êtres malfaiſans dont l'emploi eſt de tyranniſer les Citoyens, & les Français ſont aſſez peu dignes d'eux-mêmes pour en ſouffrir l'exiſtence. Si votre amant n'eſt pas encore parti, allez, dites-lui que la liberté eſt le plus précieux des droits de l'homme, que s'il en veut goûter les douceurs, il faut qu'il apprenne à combattre les ennemis de la patrie, & qu'auſſi-tôt le ſignal donné, il ait à montrer ſon courage et ſa valeur pour détruire le deſpotiſme qui l'arrache de vos bras. Pour vous, ne ne vous déſeſpérez pas, le moment n'eſt pas éloigné où votre union eſſuyera les larmes que vous répandez. (*elle ſort.*)

SCÈNE CINQUIÈME.

Deux Payſans arrivent ils ſont triſtes & parlent vivement.

UN D'EUX.

C'eſt bien terrible, çà, n'avoir point de pain, devoir à tout le monde, & parce qu'il y a encore quelques beaux jours où l'on peut gagner de quoi vivre pendant l'hyver, il faut aller à la corvée à quatre lieues d'ici, pour faire des routes dont nous ne nous ſervons pas. Il faudra donc mendier toute l'année. Ah! le pauvre est toujours celui ſur qui l'on frappe.

LE PHILOSOPHE *quitte ſon air rêveur, & s'approche.*

Vos plaintes ſont bien amères, mes pauvres gens, je partage votre peine, mais quelque jour vous ſerez délivrés de cette ſervitude. Eſt-ce que perſonne dans vos campagnes ne vous a parlé des projets que

l'on a d'adoucir votre ſort ? Eſt-ce que vous n'avez jamais fait de repréſentation ſur votre ſituation malheureuſe ?

L'AUTRE PAYSAN.

Hé ! qui eſt-ce qui nous auroit appris quelque choſe ? A qui nous adreſſerions-nous ? Dans nos campagnes, on ne voit que des Seigneurs & des Curés qui mangent le suc de la terre, qui nous parlent et qui nous traitent comme des animaux, on a bien ſoin de ne nous rien apprendre, parce que ſi nous ſavions que nous avons des droits, nous les ferions bien valoir.

LE PHILOSOPHE.

Oui ; vous avez des droits, & tous les hommes ont les mêmes ; aucun ne peut ſe croire ni ſe dire le maître des autres ; car ſi vous avez un Seigneur, un Prince, un Roi, c'eſt que l'ignorance de vos pères a voulu qu'il y en ait : la nature a fait des hommes et non des rois, c'est la ſottise des peuples qui a créé les princes ; dans peu vous reconnoîtrez cette vérité, dans peu vous ſerez délivrés de la corvée & de l'eſclavage, mais il faut que vous en ayiez le grand deſir et la ferme volonté. (*ils ſortent avec un air ſurpris.*)

SCÈNE SIXIÈME.

Un autre Philoſophe accourt.

MON bon ami, je viens de découvrir un grand moyen de vaincre les préjugés des hommes, je me ſuis appliqué à bien connoître ces préjugés, ils ſont affreux ; ils rendent l'homme malheureux, mais nos travaux ne ſeront pas toujours inutiles, et la vérité frappera bientôt tous les esprits.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt fort bien, mon ami, mais le meilleur moyen de rendre les hommes heureux, c'eſt de les rendre

libres, les préjugés font le fruit de l'esclavage, la vertu eft celui de la liberté. Que feront nos livres entre les mains d'efclaves? Il faut brifer leurs fers, & il fuffit de leur en infpirer le courage, réuniffons nos efforts, proclamons fans ceffe les droits de l'homme, on écoutera, on réfléchira, & on finira par agir (*le nouveau Philofophe fort*,) mais que vois-je? quel affublement?

SCÈNE SEPTIÈME.

Une Religieufe courant, tenant fon mouchoir à fa main, elle a l'air égarée.

LA RELIGIEUSE.

MON Dieu, que je fuis malheureufe! ah, que va-t-il devenir! que deviendrai-je moi-même! Maudits parens, mon malheur eft votre ouvrage. Dieu, ne t'offenfe pas de ma démarche, pardonne à la foibleffe de ta créature, mais où vais-je?

LE PHILOSOPHE *en s'approchant.*

Hé, madame, qu'avez-vous? raffurez-vous, votre agitation eft extrême, j'ai ouï vos foupirs, je me fuis approché, ne craignez pas, ne puis-je vous confoler? (*il fe tourne*) qu'eft-ce donc que ce pays où tout le monde eft malheureux?....

LA RELIGIEUSE.

Ah! M., je fuis née d'une claffe noble & riche, je connus de bonne heure un jeune Seigneur; je lui plu, je m'attachai à lui, j'efpérois un jour devenir fa compagne; mais mon amour fut remarqué, un frère auquel on deftine toute la fortune de mon père, traverfe mes projets; mes parens, pour l'enrichir, me jettent dans un Couvent; on m'y fait faire des vœux que mon cœur répugne; on m'arrache à tout ce que j'aime; cet amant trouve le moyen de me

parler ; il vient m'enlever de ma prison ; nous étions déja loin de ce repaire, lorsqu'à l'instant des cavaliers nous atteignent, se saisissent de mon amant, je m'échappe, ils l'emmènent, je me sauve et je ne sais où je vais, où je suis.

LE PHILOSOPHE.

Victime de la barbarie de vos parens, vous êtes échappée de cette prison que le fanatisme inventa pour immoler à sa fureur celles qui étoient créées pour le bonheur de l'homme ; rassurez-vous, vos persécuteurs sont loin ; votre situation changera bientôt. Les Français apprennent par leur malheur à profiter des leçons de la philosophie ; ils secoueront bientôt le joug qui les opprime ; bientôt vous verrez tomber les murs de ces cachots mystiques, & la raison fera disparoître les verroux qui vous tenoient captive. (*elle sort en soupirant.*)

SCÈNE HUITIÈME.

Deux Citoyens arrivent, se parlent avec vivacité.

LE PREMIER.

Quoi ! mon ami, peut-on se soumettre à tant de vexations ? vois tous les états, c'est un cri unanime, on n'y peut plus tenir ; as-tu vu les derniers édits du Roi ? des impôts sur tout, des entraves par-tout, des procès sans fin ; notre sort est pire que celui des Turcs : que va-t-on devenir ? chacun se plaint, chacun se désespère.

LE SECOND.

Tu as raison, mon ami, on n'y tient plus, je viens de lire des mémoires secrets qui dévoilent toute la turpitude de la Cour, & cependant c'est pour cette Cour que nous payons tant d'impôts : n'as-tu pas lu les auteurs philosophes ? ils nous ont appris ce que

nous pouvions faire, pourquoi ne le faisons-nous pas ? Mais le moment viendra.

LE PHILOSOPHE *s'approche d'eux.*

Messieurs, l'élévation de votre voix m'a fait entendre votre conversation : puis-je, sans indiscrétion, y demander part ? Sans doute les maux de la France sont à leur comble : je n'ai vu que des malheureux, on est singulièrement affecté quand on réfléchit à l'insouciance, à la foiblesse des François, quand donc entendront-ils la voix de la nature et de la raison ? le prestige de la Cour les tiendra-t-il encore long-temps esclaves ? (*Il est interrompu par des soldats qui arrivent en jurant, les deux citoyens restent présens.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

DEUX SOLDATS. *L'un d'eux dit vivement.*

Sacrédié, mon ami, a-t-on jamais vu traiter ainsi les hommes ? Ce n'est pas assez d'être mal payé, mal nourri, il faut encore être maltraité par des bougres qui se croyent d'un autre limon que nous. Point d'avancement à espérer, point de décomptes à recevoir ; accablé de mépris, on regarde un soldat comme un brigand, ma foi cet état m'ennuye bien.

L'AUTRE SOLDAT.

Hé quoi, mon ami, ce n'est pas tout, quand je me suis engagé, c'étoit pour servir l'état, pour combattre les ennemis de la France : hé bien, foutre, on vient de me confier que notre régiment avec ceux qui arrivent, doivent composer l'armée que l'on destine contre Paris, je te jure que si cela est, je fous bas mes armes, & je déserte.

LE PHILOSOPHE *en s'approchant.*

Camarades, j'ai entendu un mot qui m'afflige, vous parlez de déserter.

UN SOLDAT *vivement.*

Oui, M., je préfère déserter à tirer sur les habitans de Paris.

L'AUTRE SOLDAT.

Et moi aussi, ah ! les bougres ne savent pas ce que peut un soldat qui a du cœur & qui connoît leurs complots.

LE PHILOSOPHE *leur serre la main.*

Ah ! braves soldats, je sais tout ce que vous voulez dire, vous me paroissez assez instruits ; hé bien, profitons de nos lumières, sauvez votre patrie, moi j'éclairerai les hommes ; mais c'est une action vive, prompte & vigoureuse qu'il faut entreprendre ; voyez, si vous voulez prévenir les coups du despotisme ; (*il leur montre le château*) voilà le colosse qu'il faut abattre : unissez-vous, allez, faites connoître à vos camarades le crime auquel on veut les faire servir, & tous ensemble attaquez l'ennemi commun ; cet ennemi, c'est votre propre idole ; volez au combat, je cours vers les malheureux, j'exciterai leur courage, il faut conquérir la liberté ; sans cette victoire, que les Français n'espèrent jamais le bonheur, (*s'adressant aux deux citoyens*) citoyens, le bandeau va tomber, votre esclavage va cesser, voulez être libres, & vous le serez.

Les soldats s'en vont en criant vaincre ou mourir ; les citoyens s'en vont en criant liberté ou la mort ; le philosophe leur distribue des rubans tricolors, il en orne son chapeau, & la musique en grand orchestre, joue l'air çà ira.

SECOND ACTE.

On entend le combat de la Bastille, des coups de fusil, par feu de file, figurent le combat.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Philosophe vêtu d'un habit rouge, veste blanche, culotte bleue, arrive; il se place à un coin en avant du théâtre, il tient un rouleau de papier, il a un air grave & satisfait. Il entend le combat, il jette les yeux en haut, & il dit:

O Liberté, soutiens le courage des Français, (*Il entend le coup de canon*) la chûte du despotisme n'est plus douteuse; ô ma patrie, je te verrai donc heureuse, tes habitans, désormais attentifs à ton salut, n'offriront qu'à toi seul le sacrifice de leurs vies.

SCÈNE SECONDE.

Deux Citoyens accourent en criant, victoire, le peuple l'emporte il est maître du château. *Ils retournent en courant, & la musique joue l'Air*, la bonne aventure.

SCÈNE TROISIÈME.

LE PHILOSOPHE.

Soutenons leur courage, & montrons-leur-en le prix. (*Il déroule son papier, c'est la Déclaration des Droits de l'homme. Il se tient ferme en avant du théâtre, toujours montrant le papier au peuple. Il retourne la tête, & voit arriver une foule de seigneurs, princes, moines, financiers, & il dit*: Voici la horde ennemie du genre humain, écoutons.

SCÈNE QUATRIÈME.

UN PRINCE. *Il a l'air en colère.*

Quelle révolte ! quoi, la canaille veut l'emporter !... Déjà la baſtille eſt détruite, le roi méconnu, tout est bouleversé. On ne peut plus être entendu ni obéi ; c'eſt une populace effrénée qui veut, dit-elle, être libre. Ah ! ſcélérats, vous payerez cher ce mouvement... c'eſt une ſédition affreuſe, il faut quitter ce pays, allons (*il veut partir, il revient.*)

UN AUTRE SEIGNEUR.

Oui, fuyons ce pays, mais mon roi, quoi, je l'abandonnerois ! Non.. Ah ! que vont-ils lui faire s'ils découvrent ſes manœuvres & ſes dilapidations ?... Allons, je pars, je vais le ſervir, je me rends en Pruſſe, le roi de Pruſſe aimera de trouver une occaſion de s'agrandir, il viendra avec une armée, et nous rangerons cette canaille à la raiſon.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! ſi une fois nous avons le deſſus, comme nous les traiterons ! *ils s'en vont tous, un prêtre et un moine reſtent.*

SCÈNE CINQUIÈME.

UN MOINE, *il a les deux bras croiſés, la tête baiſſée, puis il dit :*

Quelle abomination ! cette populace n'a plus de religion, elle parle de tout ſupprimer, plus de couvents, plus d'abbayes, plus de dîmes, plus de caſuels, quoi ! le règne de notre ſuperſtition finiroit ?.. Oh ! que dis-je, ce déſordre n'éclate que dans les villes : allons parcourir les campagnes, les payſans ne connoiſſent pas nos menſonges ; allons leur crier que la religion eſt perdue, nous les échaufferons, ils s'armeront & ils rétabliront notre domination. (*il ſort.*)

SCÈNE SIXIÈME.

UN PRETRE.

Il est déja avancé sur le théâtre, il a l'air en colère, il vient lire sur le papier que le philosophe montre au peuple, il lit: Déclaration des droits de l'homme, *puis s'adressant au philosophe*, il lui dit: Homme; c'est à toi que doit s'imputer la révolte du peuple, c'est la lumière de ta philosophie qui fait éclipser le soleil de la superstition. Va, si tu as le courage de montrer aux hommes leurs droits, je combattrai tes principes, je te confondrai à force d'impostures, et nous verrons ce que tu auras gagné à instruire les mortels: allons, je vais mettre tout en usage; que m'importe le sang répandu, il en faut pour arroser la terre, & lui faire porter les fruits dont la dîme me sera rendue, (*il part en gesticulant.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

UN FINANCIER. -- *il tient un registre sous son bras.*

Ils veulent tout supprimer, hé bien, leur rendra des comptes qui voudra, tout ce que je regrette, c'est d'avoir trop dépensé; je croyois amasser encore quelques millions, mais j'ai su escroquer le meilleur du produit, & nous verrons comment ils feront pour s'en tirer. C'est pourtant bien cruel de quitter une si bonne vache à lait. Hé bien, mettons-nous du côté des grands, ils ont eu si souvent besoin de nous, (*il part en retournant son registre*).

SCÈNE HUITIÈME.

Un jeune Citoyen armé d'un sabre, accourt en criant:

Citoyens, la patrie est en danger, le prêtre fanatique soulève les esprits foibles; les émigrés ont obtenu du secours des puissances étrangères; toutes les

couronnes ſe coaliſent contre la France, il faut ſe montrer dignes de la liberté. (*il chante*)

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons;
Marchez, marchez, qu'un ſang impur abreuve vos ſillons.

Le Philoſophe & le Citoyen chantent l'Hymne de la Liberté:

Allons, enfans de la Patrie, &c.

SCÊNE NEUVIÈME.

On voit arriver de toutes parts des Citoyens armés. Huit ſoldats amènent le roi captif; un capitaine, l'épée nue à la main, les précèdent, la marche eſt lente, la muſique joue l'Air des Pendus. La muſique finit.

LE CAPITAINE.

Citoyens, voilà votre deſpote, ſes crimes ſont connus; lui-même, après avoir ruiné la france, dirigeoit les armées ennemies contre nous, il payoit les ſatellites des tyrans, il conſpiroit contre le peuple qui le ſalarie.

Alors le Philoſophe s'approche, & arrachant la couronne de deſſus la tête du tyran, il dit:

Les hommes libres n'ont pas beſoin de hochets, ils ne connoiſſent d'autres maîtres que la loi; ſi les hommes eſclaves eurent beſoin d'une idole couronnée, les hommes libres n'adorent que la nature & l'égalité (*En ce moment il foule aux pieds la couronne & dit*): Français, la royauté eſt abolie en france. (*Tous les Citoyens applaudiſſent.*) (*Le Philoſophe dit aux ſoldats:*) Allez; qu'on le juge, & qu'il diſparoiſſe.

Alors la marche eſt pas ordinaire, le Philoſophe & le jeune Citoyen armé, chantent:

Tremblez tyrans & vous perfides,
l'opprobre de tous les partis:
Tremblez, vos projets patricides
Vont enfin recevoir leur prix. (*bis*).

Tout eſt ſoldat pour vous combattre ;
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tous prêts à ſe battre.
Aux armes, Citoyens, &c.

SCÈNE DIXIÈME.

Les Citoyens qui ſont venus armés ſe rangent par compagnie, & ils partent. La muſique joue, Ran Tan Plan Tire Lire. *Quand ils ſont partis, le Philoſophe & le jeune Citoyen armé, un genouil en terre, chantent enſemble :*

Amour ſacré de la patrie,
Conduis, ſoutiens nos bras vengeurs.
LIBERTÉ, LIBERTÉ chérie,
Combats avec tes défenſeurs : (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accourre à tes mâles accens ;
Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe & ta gloire.
Aux armes, Citoyens, &c.

Enſuite le jeune Citoyen part, après avoir ſerré la main du Philoſophe.

SCÈNE ONZIÈME.

Quatre jeunes Citoyens & quatre Citoyennes apportent un Autel de la patrie, en chantant :

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y ſeront plus.
Nous y trouverons leur pouſſière
Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur ſurvivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le ſublime orgueil
De les venger ou de les ſuivre.
Aux armes, &c.

SCÈNE DOUZIÈME.

Une foule de Citoyens paroît ; ils vont, l'un après l'autre, dépoſer leurs offrandes ſur l'autel de la patrie, & pendant ce temps la muſique joue, Ah ! ça ira.

SCÈNE TREIZIÈME.

LE PHILOSOPHE *en levant les yeux en haut.*

Liberté ſainte, tu échauffes tous les cœurs, diſpoſes-les à la pureté des mœurs, ſoutiens leur courage, fais-leur aimer la vertu. (*Il eſt interrompu*).

SCÈNE QUATORZIEME.

Des Citoyens accourent en criant, Vive la République ! *un d'eux s'avance ſur le théâtre, & dit :*

Quelle heureuſe révolution, l'homme s'eſt resſaiſi de ſes droits, débarraſſé des entraves & des sbires de la finance, il peut ſe livrer à toutes les ſpéculations du commerce & des arts ; le fanatiſme eſt terraſſé, le deſpotiſme eſt abbattu, encore quelques jours, & la victoire nous ramenant la paix, nous procurera le bonheur. (*Tous les Acteurs ſe retirent.*)

La Muſique joue l'air de Malboroug.

TROISIÈME ACTE.

SCENE PREMIÈRE.

Le Philoſophe vient, il parcourt des yeux les dons patriotiques, il jette les yeux en haut, & dit :

Quelle différence ! autrefois, lorſque le deſpote ordonnoit une levée de troupes, qu'il impoſoit tous les citoyens pour les frais de la guerre, on ne voyoit que des mouvemens pour ſe ſouſtraire à ſes ordres ; les larmes les plus abondantes couloient des yeux des jeunes gens arrachés de leurs foyers, c'étoit avec les plus vifs regrets qu'ils ſe ſoumettoient aux exercices militaires ; maintenant

l'amour de la liberté anime tous les citoyens, ils ne calculent pas les ſacrifices, ils ſe dépouillent de tout ce qu'ils ont pour aider leurs frères combattans, ils ſe ſéparent de tout ce qu'ils aiment, ils volent à la défenſe de la patrie.

SCENE SECONDE.

Des Citoyens en veſte arrivent, ils amaſſent les dons patriotiques & les emballent. Un d'eux chante avec l'accompagnement de la muſique :

Veillons au ſalut de l'empire,
veillons au maintien de nos droits.
Si le deſpotiſme conſpire,
Conſpirons la perte des Rois :
LIBERTÉ, (*bis.*) que tout mortel te rende hommage,
Tremblez tyrans, vous allez expier vos forfaits,
Plutôt la mort que l'eſclavage,
C'eſt la deviſe des Français. (*bis.*)

Enſuite ils partent en emportant les ballots.

SCÈNE TROISIÈME.

Un Courrier arrive, nombre de Citoyens accourent pour apprendre ce qu'il apporte, il remet une lettre au Philoſophe qui lit :

Citoyen, les armées de la République ont eſſuyé pluſieurs échecs : beaucoup de braves ſoldats ſont morts en ſe défendant ; un corps de notre armée a été enveloppé par l'ennemi ; il eſt cerné, il faut de prompts ſecours. *Signé* le Général en chef.
Tous les citoyens ſe regardent avec un air affecté. Le courrier ſort.

LE PHILOSOPHE.

Citoyens, ne vous découragez pas, quelques échecs ſont les effets ordinaires de la guerre ; nous ne ſommes battus que par trahiſon, c'eſt un motif de plus de ſurveillance ; redoublons d'efforts, fourniſſons les ſecours que l'on demande ; vous avez déja fait bien des ſacrifices, vous en ferez de nou-

veaux : il faut vaincre ou redevenir esclaves. (*A ce mot tous les citoyens font un mouvement d'indignation.*) Vous frémiſſez à ce mot d'eſclave, ce mouvement annonce vos diſpoſitions, il m'aſſure le ſuccès de nos armes : allez, volez tous au ſoutien de vos frères. *Tous les citoyens ont l'air empreſſé, ils partent, & la muſique joue* ah! ça ira.

SCÈNE QUATRIÈME.

UNE JEUNE FILLE *avec un air vif & myſtérieux.*

Citoyens, j'ai entendu dire que la légiſlature donnoit des loix bien ſages, voudriez - vous écouter mon vœu, il eſt celui de la nature? j'ai pour amies, deux petites fillettes bien gentilles, bien élevées, mais quand je me promène avec elles, on me fait des reproches : on me dit que ce ſont des bâtardes, je ne ſais ce que c'eſt que bâtarde; mais on dit que c'eſt un défaut dont elles ne ſont pas cauſe, dites-moi, eſt-ce que les loix puniſſent des fautes qu'on n'a pas faites, eſt-ce que tous les citoyens ne ſont pas égaux?

LE PHILOSOPHE.

Ne ſoyez plus inquiette, ma belle enfant, on ne vous fera plus de reproches : le deſpotiſme n'exiſte plus, & l'égalité la plus parfaite eſt la vertu de la République; vos petites amies ſont vos égales, il n'y a plus de bâtards, & la loi ne conſidère que les vertus ou les défauts perſonnels. La nature ne connoît point de claſſe d'hommes, & la vanité ne trouvera plus place dans leur cœur, ſans quoi ils ceſſeroient d'être républicains & deviendroient des objets d'horreur. Allez, chère enfant, vous goûterez un jour le bienfait des nouvelles loix.

La petite en s'en allant, dit :

Ah! me voilà bien contente, je vais bien le dire à ceux qui me contrarient.

SCENE CINQUIEME.

Un Courrier arrive, il remet au Philoſophe un paquet; nombre de Citoyens accourent, le Philoſophe, avec un air tranſporté, dit:

Citoyens, la Conſtitution de la République eſt décrétée; je vais vous la lire, écoutez-là, (*il lit les articles*) *en finiſſant, il crie avec tous les citoyens* : Vive la République. *Le courrier ſort.*

SCENE SIXIEME.

De la foule ſortent quatre jeunes Citoyens & autant de citoyennes qui viennent ſur le bord du théâtre, devant le Philoſophe, ils chantent:

Citoyens chers à la patrie,
Nous venons vous offrir nos cœurs.
Montagne, (*bis*) chérie,
Du peuple les vrais défenſeurs, (*bis.*)
Par vos travaux la République
Reçoit ſa Conſtitution;
Notre libre acceptation
Vous ſert de couronne civique.
Victoire, citoyens, gloire aux légiſlateurs.
Chantons, (*bis*) leurs noms chéris ſont les noms des vainqueurs.

Tous les acteurs reſtent.

SCENE SEPTIEME.

Un Courrier ayant à ſon chapeau une branche de laurier, arrive, tous les Citoyens ſont préſens, ils ont l'air impatiens, le courrier remet au Philoſophe un paquet, il l'ouvre, & lit:

Victoire complette, citoyens, la République Française eſt reconnue de tout l'univers : la paix eſt conclue, & les troupes rentrent dans l'intérieur. *Signé* le Conſeil exécutif. *Tous les citoyens crient* : Vive la République: Gloire aux défenſeurs de la patrie. *Tous les citoyens ſortent. La muſique joue*, Quand le bien-aimé reviendra.

SCENE HUITIEME.

On entend le tambour qui bat le pas accéléré, les Volontaires ayant le sac sur le dos arrivent, ils s'approchent de l'Autel, le tambour bat toujours. Un coup de canon se fait entendre & tous crient : Vive la République.

SCÈNE NEUVIÈME.

Des jeunes filles viennent examiner, elles s'en vont en criant : les voici: venez donc. *Les volontaires déposent leurs sacs & leurs armes autour de l'autel de la patrie ; ils placent leur drapeau à moitié déchiré sur cet autel ; la musique joue une fanfare vive ; toutes les citoyennes accourent vers les volontaires ; elles ont des couronnes de chêne à la main ; elles en ceignent le front des volontaires ; ils s'embrassent ; la musique joue ,* où peut-on être mieux. *Le philosophe remet la Constitution sur l'Autel, il embrasse les volontaires en sortant, et les volontaires s'asséoient.*

SCÈNE DIXIEME.

Un jeune citoyen & une jeune citoyenne chantent successivement & ensemble les couplets suivans.

HYMNE.

Air : Chantez, dansez, amusez-vous.

Dansons, chantons, amusons-nous,
Célébrons cette heureuse Fête ;
Livrons-nous aux plaisirs si doux
Qu'en ce jour le ciel nous apprête :
Enfin l'âge d'or si vanté,
Renaît avec la liberté.

Souillé des crimes de l'enfer,
Trop long-tems l'affreux despotisme,
En s'armant d'un sceptre de fer,
Ecrasa notre ardent civisme :
Enfin, &c.

En chassant loin de nous l'amour,

Le tendre amour & ſes compagnes,
Trop long-tems une infame cour
Fit le malheur dans nos campagnes :
Enfin, &c.

Des plus belles fleurs du printemps
Ceignez le front de vos bergères!
Sur la molle herbette des champs
Animez leurs danſes légères:
Enfin, &c.

Vive jeuneſſe, eſpoir flatteur
De la République naiſſante;
Grace à ton bras par-tout vainqueur;
Grace à ton audace bouillante :
Enfin, &c.

Cours pour affranchir l'univers,
Cours déployer cette énergie,
Que tu fais, en briſant ſes fers,
Briller aux yeux de ta patrie :
Par-tout, &c.

SCENE DERNIERE.

La Danſe commence autour de l'Autel de la patrie, c'eſt un Rondeau ſur l'air de la Carmagnole.

La Pièce finit par le cri de Vive la République & par un coup de canon.

HYMNE A LA RÉGÉNÉRATION.

Buvons de cette eau ſalutaire
Qui régénérera nos cœurs,
Avec la vertu populaire,
Seule ſource des bonnes mœurs; (*bis.*)
Rendons hommage à la nature
Qui nous comble de ſes bienfaits;
La ſociété n'a d'attraits
Qu'en ſuivant toujours ſa loi pure.
La vertu, citoyens, fait ſeule le bonheur.
Chantons(*bis*), & du paſſé réparons les erreurs (*bis.*)

De nos jeunes ans l'alégresse
Promet un avenir heureux :
De nos chers parens la tendresse
nous élevera vertueux ; (*bis.*)
Le souvenir de cette Fête
Pour nous sera délicieux ;
Nous ne serons ambitieux
Que de maintenir leur conquête.
Les droits les plus sacrés nous sont enfin rendus.
Chantez, (*bis*) vous célébrez la fête des vertus.
Chantons, (*bis*) nous célébrons la fête des vertus.

HYMNE

AUX MANES DES DEFENSEURS DE LA LIBERTÉ.

DES Soldats morts pour la Patrie
Célébrons la sublime ardeur ;
Rendons à leur ombre chérie
Le juste tribut de nos cœurs ;
Au Temple sacré de mémoire
Leurs Noms sont gravés par l'amour ;
Notre gratitude en ce jour
Chante leur immortelle gloire.
Imitons ces Héros, & tarissons nos pleurs,
Jettons, (*bis*) sur leurs tombeaux des lauriers & des fleurs.

Imprimé par ordre de la Société populaire d'Épinal.

Signé, THIEBAUT,
Secrétaire de la Société.

A ÉPINAL,
De l'Imprimerie nationale D'HÆNER.

